

Arnauld Cappeau

Anthologie de la poésie française

*Les plus beaux poèmes français de la
Renaissance à nos jours*

*Voici l'heure du poète qui distillait la vie dans son cœur, pour en extraire
l'essence secrète, embaumée, empoisonnée.*

Georges Bernanos, *Sous le soleil de Satan*

« Pourquoi entreprendre une nouvelle anthologie de la poésie française sinon, d'abord, pour soi-même ? » s'interrogeait Georges Pompidou au début des années 1960. Et pourquoi, soixante ans plus tard, une autre anthologie ? Celle de l'ancien président de la République, néanmoins homme de lettres — il fut un temps où les dirigeants politiques n'étaient pas des politiciens — a-t-elle vieilli ? Une anthologie peut-elle vieillir ? La poésie peut-elle vieillir ? La poésie éclaire le monde sensible par la surréalité des mots et le monde réel par la sensibilité des images et de la musique (au Moyen Âge, la poésie épique était psalmodiée et la poésie lyrique chantée). La poésie est l'hôpital de l'âme et, comme elle, elle ne vieillit pas. La beauté qui soulage et guérit l'âme est inaltérable ; la poésie c'est la beauté en ce qu'elle a d'osé et d'étrange.

En fin de compte, quand tout est perdu, quand la Garde meurt mais ne se rend pas, quand le glorieux vaincu quitte le champ de bataille qui est aussi le chant du destin, quand la jument alezane porte l'histoire des hommes dans sa fuite, il reste — au milieu des cadavres et des fumées âcres — la beauté nue. Défaite, adieux et désespoir, la beauté est partout où la raison déserte : sa quête fait le sel d'une vie. Elle est surtout dans la « *sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe* » (Baudelaire). Quel est celui qui n'a pas été saisi par les yeux profondément bruns d'une fille au teint clair ? Celui qui n'a pas été porté par des rivages enchanteurs et bercé des ondulations de la rêverie ? La beauté est partout chez elle mais il faut être prêt à s'en emplir et il n'est pas interdit de la chercher dans la poésie. La poésie n'invente rien, elle assemble et, en rapprochant les mots et les choses, elle nous permet de les comprendre, de les co-naître. Car, le poète est le pasteur, le missionnaire exilé, l'errant partout chez lui mais partout incompris qui a au cœur l'inépuisable amour de l'Homme. Un vers, un beau vers, claque au vent ; il est reconnaissable entre mille ; il a « *cette intonation si juste et si poignante* » (Paul Claudel) qui pénètre les soubresauts de la conscience et donne à l'âme ce « supplément » de joie et de plénitude.

*Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant !¹*

Bien sûr, une anthologie est toujours datée et doit être régulièrement remise sur l'ouvrage. Georges Pompidou s'était interdit de publier des poètes, vivants à son époque, qui, décédés depuis, se trouvent en bonne place aujourd'hui et d'abord Saint-John Perse. Comment ne pas rendre hommage, dans une anthologie du XXI^e siècle, à celui qui sut, avec quelle force évocatrice, célébrer la Mer dans toute sa densité, son épaisseur et sa plénitude ; à celui qui a vu venir à lui « [l]es Princes, [l]es Régents, [l]es Messagers vêtus d'emphase et de métal, [l]es grands Acteurs aux yeux crevés et [l]es Prophètes à la chaîne, [l]es Magiciennes trépignant sur leurs socques de bois, la bouche pleine de caillots noirs, et [l]es tributs de Vierges cheminant

¹ José-Maria de Heredia, *Les Trophées*, « Rome et les Barbares », 1893.

dans les labours de l'hymne »²; à celui qui comprit si bien que « toute création de l'esprit est d'abord "poétique" au sens propre du mot ; et dans l'équivalence des formes sensibles et spirituelles, une même fonction s'exerce, initialement, pour l'entreprise du savant et pour celle du poète. »³ Une anthologie est toujours une bonne occasion pour l'honnête homme de découvrir des poètes méconnus, souvent contemporains, tout en goûtant à nouveau les génies immortels.

Nous ne reviendrons pas sur l'excellente présentation de la poésie et la hiérarchisation (un peu rigide toutefois) des poètes que Georges Pompidou a placées en tête de son anthologie : les grandes lignes seraient ici inutilement reprises. Toutefois, on s'attardera moins sur La Fontaine, inimitable fabuliste sans aucun doute mais où la poésie ne prend pas aussi souvent le dessus, selon nous, sur l'anecdote et l'esprit que Pompidou le pense. Mais comment résister à l'envie égoïste de faire partager au lecteur *Le loup et le chien* dont la récitation nous avait valu, sage écolier, le sourire de la maîtresse et une belle image ? Oui, c'est d'abord pour soi qu'on entreprend une anthologie mais « chaque lecteur de cette anthologie peut choisir ce qui l'émeut, ce qui le révolte, ce qu'il ne pourra plus jamais oublier. Un poème ou même seulement un vers peut être un compagnon pour toute une vie » (Philippe Soupault).

À l'inverse de Pompidou, on jugera de façon beaucoup moins sévère une Louise Labé avec laquelle toutes les victimes de l'amour communient en souffrance et en désespoir : « Ô beaux yeux bruns, ô regards détournés ». Mais c'est là affaire de vécu personnel, de sensibilité et, s'il y a des vers universellement reconnus comme beaux, parce qu'ils fouillent chez tous les Hommes au fond du cœur ou des tripes, il en est d'autres qui exercent différemment leur puissance évocatrice. Un vers n'est pas, heureusement, une équation mathématique et une anthologie est avant tout affaire de choix.

Gérard de Nerval, longtemps méconnu avant d'être redécouvert par les surréalistes, trouve auprès de Pompidou la grâce qui lui est due : il est l'un de nos préférés. Pourtant, rares sont ses contemporains (Baudelaire passe à côté et noie de son ombre gigantesque même les meilleurs) qui ont décelé le génie. Alexandre Dumas, bien seul, lui a consacré des lignes charmantes : « Tantôt il est le roi d'Orient Salomon, il a retrouvé le sceau qui évoque les esprits, il attend la reine de Saba ; et alors, croyez-le bien, il n'est conte de fée, ou des Mille et une Nuits, qui vaille ce qu'il raconte à ses amis, qui ne savent s'ils doivent le plaindre ou l'envier, de l'agilité et de la puissance de ces esprits, de la beauté et de la richesse de cette reine ; tantôt il est sultan de Crimée, comte d'Abyssinie, duc d'Égypte, baron de Smyrne. » Nous le mettons, nous aussi, au rang des plus grands. Qu'importe si Nerval peine devant « le vide papier que la blancheur défend » alors que Musset a de la facilité à écrire, « le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie » ne le lui cède en rien. Au contraire, la musique nervalienne, « divine enchanteresse », porte loin, très loin.

*De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée*

² Saint-John Perse, *Amers*, « Invocation », 6.

³ Saint-John Perse, Allocution au banquet Nobel, 10 décembre 1960.

*Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieus à d'autres amours⁴.*

Pompidou semble lui préférer Mallarmé qui n'est certes pas sans génie mais, là encore, le mystère de l'incantation poétique n'est pas reçu de tous et Francis Ponge a raison de rappeler que « *le poète ne doit jamais proposer une pensée mais un objet, c'est-à-dire que même à la pensée il doit faire prendre une pose d'objet. Le poème est un objet de jouissance proposé à l'homme, fait et posé spécialement pour lui. Cette intention ne doit pas faillir au poète.* » Chez Mallarmé, le travail de/sur l'écriture donne à voir l'univers essentiel et idéal comme purifié par le langage.

Bien sûr Hugo, à l'inspiration si riche et si moderne qui confine parfois au surréalisme ce que n'ont pas manqué de relever André Breton ou René Char ; Baudelaire, « *le premier voyant, roi des poètes, un vrai Dieu* »⁵ ; Verlaine, génial précurseur du courant symboliste et Rimbaud, sublime fulgurance, resteront à jamais incontournables pour l'auteur d'une anthologie et marquent de leur sceau indélébile le second XIX^e siècle. Le XX^e marche dans les pas de ces géants ; il est le temps des expériences souvent lumineuses, spirituelles et religieuses avec Péguy et Claudel, surréalistes avec Apollinaire en précurseur de la modernité, Breton, Aragon et Eluard avec des échos dans tout le siècle (Reverdy, Supervieille et Jouve). La Seconde Guerre mondiale est aussi une césure en poésie : elle s'engage, s'aventure aux limites du langage, se fourvoie parfois lorsqu'elle s'encage dans l'art pour l'art.

Nous avons choisi, chose assez nouvelle pour une anthologie, de présenter en vis-à-vis — comme deux charges explosives qui cumulent leur effet dans un festival d'images et de sonorités — un poème et une œuvre picturale, le plus souvent un tableau. La puissance émotive de l'image naît du rapprochement, non pas forcé mais aimanté, de deux réalités lointaines mais qui avaient depuis longtemps, quelque chose à se dire. Mais il arrive, parfois, que « *le poème charrie des mots inconnus, des images. Effrayé, le poète consolide les rives, construit les digues* » (Edmond Jabès). Goûter la poésie, n'est-ce pas avant tout poser un regard, apprendre à voir :

*Les champs de blés mauves et les prés rouge sang
le tronc des arbres bleu le feuillage ocre ou brun
les agneaux verts les chèvres jaunes et les vaches
[argentées
le ruisseau de mercure et la mare de plomb
la ferme en sucre roux l'étable en chocolat
pourquoi pas pourquoi pas pourquoi pas pourquoi pas*

Raymond Queneau

⁴ Paul Verlaine, *Jadis et naguère*, « Jadis », Art poétique, 1884.

⁵ Arthur Rimbaud, lettre à Paul Demény, 15 mai 1871.

Au lecteur de continuer le *cadavre exquis* que nous n'avons qu'initié. Rompant avec la chronologie qui est généralement de règle, nous avons aussi choisi un classement thématique qui répond à un souci pratique (le lecteur peut plus facilement se reporter à un thème) autant qu'à un souci esthétique. Mais ce classement n'est pas toujours aisé : où placer *La chevelure* ? Comme un hymne à Vénus ou comme une invitation au voyage ? Sans doute dans les deux parties, mais il faut faire un choix. Où placer l'inclassable *Voyelles* qui prolonge les correspondances baudelairiennes et qui résume bien ce que propose cette anthologie : des couleurs et des images ? Les grands thèmes rimbaldiens sont présents : l'amour, la mort, la vie, la science et chacun sera plus sensible à l'un ou à l'autre, mais puisque tout commence et tout finit par la mort, le célèbre abécédaire colorié trouvera sa place dans ce thème. De même, quand Apollinaire nous entraîne dans le tourbillon effréné de la modernité, chevauchant dans *Zone* ses états d'âme et le monde extérieur, il ouvre les portes du surréalisme mais brouille nos pauvres étalonnages.

Alors, que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.

Ô chauds soupirs, ô larmes épandues

Moins je la vois, certes plus je la hais ;
Plus je la hais, et moins elle me fâche.
Plus je l'estime, et moins compte j'en fais ;
Plus je la fuis, plus veux qu'elle me sache.

En un moment deux divers traits me lâche
Amour et haine, ennui avec plaisir.

Forte est l'amour, qui lors me vient saisir,
Quand haine vient, et vengeance me crie ;
Ainsi me fait haïr mon vain désir
Celle pour qui mon cœur toujours me prie.

Maurice Scève, *Délie*, dizain XLIII

Ô beaux yeux bruns, ô regards détournés,
Ô chauds soupirs, ô larmes épandues,
Ô noires nuits vainement attendues,
Ô jours luisants vainement retournés !

Ô tristes plaints, ô désirs obstinés,
Ô temps perdu, ô peines dépendues,
Ô mille morts en mille rets tendues,
Ô pires maux contre moi destinés !

Ô ris, ô front, cheveux, bras, mains et doigts !
Ô luth plaintif, viole, archet et voix !
Tant de flambeaux pour ardre une femelle !

De toi me plains, que tant de feux portant,
En tant d'endroits d'iceux mon cœur tâtant,
N'en est sur toi volé quelque étincelle.

Louise Labé, Sonnets, II

A voir : Michelangelo Buonarroti, Statue de l'Aurore sur le tombeau de Laurent de Médicis, 1524-1532, (marbre, S. Lorenzo, nouvelle sacristie, chapelle des Médicis, Florence)

Claire Vénus, qui erres par les Cieux,
Entends ma voix qui en plaints chantera,
Tant que ta face au haut du Ciel luira,
Son long travail et souci ennuyeux.

Mon œil veillant s'attendrira bien mieux,
Et plus de pleurs te voyant jettera.
Mieux mon lit mol de larmes baignera,
De ses travaux voyant témoins tes yeux.

Donc des humains sont les lassés esprits
De doux repos et de sommeil épris.
J'endure mal tant que le Soleil luit ;

Et quand je suis quasi toute cassée,
Et que me suis mise en mon lit lassée,
Crier me faut mon mal toute la nuit.

Louise Labé, Sonnets, V

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie ;
J'ai chaud extrême en endurent froidure ;
La vie m'est et trop molle et trop dure ;
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;

Mon bien s'en va, et à jamais il dure ;
Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène ;
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis quand je crois ma joie être certaine
Et être au haut de mon désiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

Louise Labé, Sonnets, VII

A voir : Jan Massys, *Flore*, 1559, Hambourg, Kunsth

Déjà la nuit en son parc amassait
Un grand troupeau d'étoiles vagabondes,
Et pour entrer aux cavernes profondes,
Fuyant le jour, ses noirs chevaux chassait ;

Déjà le ciel aux Indes rougissait,
Et l'Aube encor de ses tresses tant blondes,
Faisant grêler mille perlettes rondes,
De ses trésors les prés enrichissait ;

Quand d'occident, comme une étoile vive,
Je vis sortir dessus ta verte rive,
Ô fleuve mien ! une Nymphe en riant.

Alors voyant cette nouvelle Aurore,
Le jour honteux d'un double teint colore
Et l'Angevin et l'Indique orient.

Joachim du Bellay, *L'Olive*, sonnet LXXXIII

A voir : Niccolò dell' Abbate, *Zéphir et Psyché*, dessin, Oxford, Ashmolean
Museum

Madrigal

Cette fière beauté que mon âme idolâtre
A les bras et les mains et la gorge d'albâtre ;
D'un cinabre vivant son teint est embelli ;
Sa bouche est d'un corail où des perles éclatent ;
 Son visage et son corps, faits d'un marbre poli,
 Le prix de la blancheur à la neige débattent ;
 Et ses yeux si charmants,
Aussi bien que son cœur, sont de vrais diamants ;
 Dois-je donc m'étonner de la trouver si dure
 Aux peines que j'endure,
Puisque, pour mon malheur, le Ciel qui la forma
La fit toute de pierre, et Roche la nomma ?

Saint-Amant, *Ceuvres poétiques*, 1643

A voir : Gian Lorenzo Bernini dit le Bernin, *Apollon et Daphné*, Rome, galerie Borghèse

Phèdre

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi,
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler ;
Je reconnus Vénus, et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;
De victimes moi-même à toute heure entourée,

Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte ; et le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les yeux de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitais mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;
Je pressai son exil, et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirais, CEnone ; et depuis son absence,
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur ;
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.
Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire,
Et dérober au jour une flamme si noire :
Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats,
Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas,
Pourvu que de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,
Et que tes vains secours cessent de rappeler
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

Jean Racine, *Phèdre*, 1677, acte I, scène 3

A voir : Jean-Honoré Fragonard, *Le vœu à l'amour*, Orléans, Musée des
Beaux-Arts

Phèdre

Ah ! cruel, tu m'as trop entendue.
Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.
Eh bien ! connais donc Phèdre et toute sa fureur :
J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,
Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même ;
Ni que du fol amour qui trouble ma raison
Ma lâche complaisance ait nourri le poison ;
Objet infortuné des vengeances célestes,
Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.
Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc
Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;
Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une faible mortelle.
Toi-même en ton esprit rappelle le passé :
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé ;
J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine ;
Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.
De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?
Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins ;
Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.
J'ai languï, j'ai séché dans les feux, dans les larmes :
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.
Que dis-je ? Cet aveu que je viens de te faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ?
Tremblante pour un fils que je n'osais trahir,
Je te venais prier de ne le point haïr :
Faibles projets d'un cœur trop plein de ce qu'il aime !
Hélas ! Je ne t'ai pu parler que de toi-même !
Venge-toi, punis-moi d'un odieux amour :
Digne fils du héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite.
La veuve de Thésée ose aimer Hippolyte !
Crois-moi, ce monstre affreux ne doit point t'échapper ;
Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper.
Impatient déjà d'expier son offense,
Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.

Frappe. Ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main serait trempée,
Au défaut de ton bras prête-moi ton épée.
Donne.

Jean Racine, *Phèdre*, 1677, acte II, scène 5, vers 670 à 710.

Don Rodrigue, seul

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue
Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
Ô Dieu ! l'étrange peine !
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse :
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,
Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
Ô dieu, l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuni ?
Faut-il punir le père de Chimène ?

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,
Mais ensemble amoureuse,

Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui cause ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas.
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père :
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère ;
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
À mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
Et l'autre indigne d'elle.
Mon mal augmente à le vouloir guérir ;
Tout redouble ma peine.
Allons, mon âme ; et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !
Respecter un amour dont mon âme égarée
Voit la perte assurée !
N'écoutons plus ce penser suborneur,
Qui ne sert qu'à ma peine.
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déjà de trop de négligence ;
Courons à la vengeance ;
Et tout honteux d'avoir tant balancé,
Ne soyons plus en peine,
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

Pierre Corneille, *Le Cid*, acte I, scène 6, vers 291 à 350

A voir : Giorgio De Chirico, *Hector et Andromaque*, 1918, Houston, The Menil
Collection

Hernani,

Monts d'Aragon ! Galice ! Estramadoure !
— Oh ! je porte malheur à tout ce qui m'entoure ! —
J'ai pris vos meilleurs fils ; pour mes droits, sans remords
Je les ai fait combattre, et voilà qu'ils sont morts !
C'étaient les plus vaillants de la vaillante Espagne.
Ils sont morts ! ils sont tous tombés dans la montagne,
Tous sur le dos couchés, en braves, devant Dieu,
Et, si leurs yeux s'ouvraient, ils verraient le ciel bleu !
Voilà ce que je fais de tout ce qui m'épouse !
Est-ce une destinée à te rendre jalouse ?
Doña Sol, prends le duc, prends l'enfer, prends le roi !
C'est bien. Tout ce qui n'est pas moi vaut mieux que moi !
Je n'ai plus un ami qui de moi se souvienne,
Tout me quitte, il est temps qu'à la fin mon tour vienne,
Car je dois être seul. Fuis ma contagion.
Ne te fais pas d'aimer une religion !
Oh ! par pitié pour toi, fuis ! — Tu me crois peut-être
Un homme comme sont tous les autres, un être
Intelligent, qui court droit au but qu'il rêva.
Détrompe-toi. Je suis une force qui va !
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres !
Une âme de malheur faite avec des ténèbres !
Où vais-je ? Je ne sais. Mais je me sens poussé
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.
Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête.
Si parfois, haletant, j'ose tourner la tête,
Une voix me dit : Marche ! et l'abîme est profond,
Et de flamme ou de sang je le vois rouge au fond !
Cependant, à l'entour de ma course farouche,
Tout se brise, tout meurt. Malheur à qui me touche !
Oh ! fuis ! détourne-toi de mon chemin fatal,
Hélas ! sans le vouloir, je te ferais du mal !

Victor Hugo, *Hernani*, acte III, scène 4

L'Andalouse

Avez-vous vu, dans Barcelone,
Une Andalouse au sein bruni ?
Pâle comme un beau soir d'automne !
C'est ma maîtresse, ma lionne !
La marquesa d'Amaëgui !

J'ai fait bien des chansons pour elle,
Je me suis battu bien souvent.
Bien souvent j'ai fait sentinelle,
Pour voir le coin de sa prunelle
Quand son rideau tremblait au vent.

Elle est à moi, moi seul au monde.
Ses grands sourcils noirs sont à moi,
Son corps souple et sa jambe ronde,
Sa chevelure qui l'inonde,
Plus longue qu'un manteau de roi !

C'est à moi son beau col qui penche
Quand elle dort dans son boudoir,
Et sa basquina sur sa hanche,
Son bras dans sa mitaine blanche,
Son pied dans son brodequin noir !

Vrai Dieu ! Lorsque son œil pétille
Sous la frange de ses réseaux,
Rien que pour toucher sa mantille,
De par tous les saints de Castille,
On se ferait rompre les os.

Qu'elle est superbe en son désordre,
Quand elle tombe, les seins nus,
Qu'on la voit, béante, se tordre
Dans un baiser de rage, et mordre

En criant des mots inconnus !

Et qu'elle est folle dans sa joie,
Lorsqu'elle chante le matin,
Lorsqu'en tirant son bas de soie,
Elle fait, sur son flanc qui ploie,
Craquer son corset de satin !

Allons, mon page, en embuscades !
Allons ! la belle nuit d'été !
Je veux ce soir des sérénades
À faire damner les alcades
De Tolose au Guadalété.

Alfred de Musset, *Contes d'Espagne et d'Italie*

A voir : *Gustave Doré, Costume de Séville, Paris, Bibliothèque Nationale*
et

Alfred de Musset, George Sand, Paris, Institut de France

Une allée de France

Elle a passé, la jeune fille
Vive et preste comme un oiseau :
À la main une fleur qui brille,
À la bouche un refrain nouveau.

C'est peut-être la seule au monde
Dont le cœur au mien répondrait,
Qui venant dans ma nuit profonde
D'un seul regard l'éclaircirait !...

Mais non, — ma jeunesse est finie...
Adieu, doux rayon qui m'as lui, —
Parfum, jeune fille, harmonie...
Le bonheur passait, — il a fui !

Gérard de Nerval, *Odelettes rythmiques et lyriques*
A voir : Jean-Baptiste Camille Corot, *Souvenir de Mortefontaine*, Paris, musée
du Louvre

Fantaisie

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber ;
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis-Treize... — et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit ;

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs ;

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens,
Que, dans une autre existence, peut-être,
J'ai déjà vue — et dont je me souviens !

Gérard de Nerval, *Odelettes*, « Fantaisie »

Myrtho

Je pense à toi, Myrtho, divine enchanteresse,